

Virgil AUNEROY

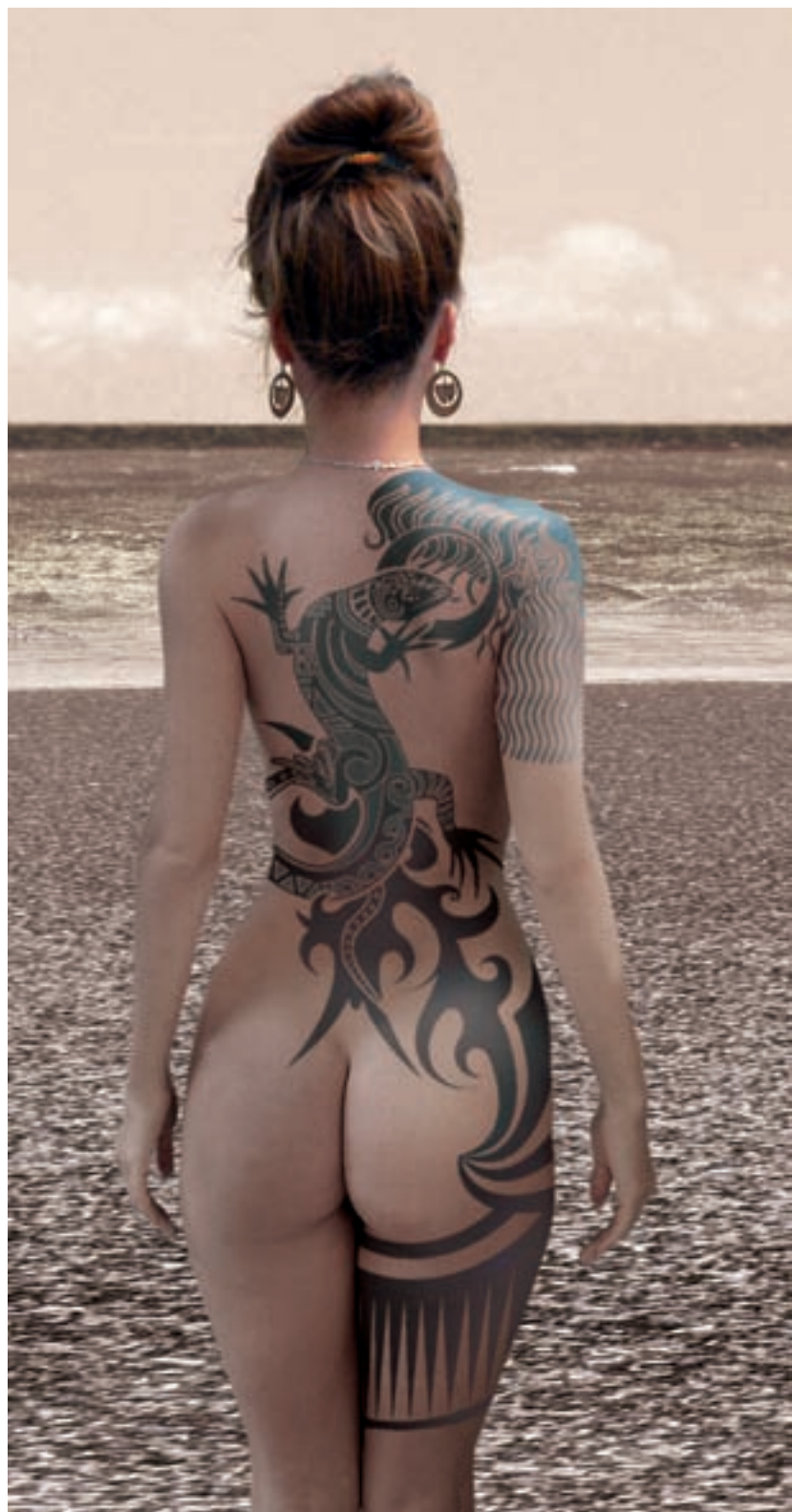
Les Seigneurs

Les Saigneurs



 **Vertiges+**

Roman





Virgil Auneroi

Les Seigneurs

D'après une histoire de Paul Saules, détective

TABOU ÉDITIONS
91490 Milly-la-Forêt

Avertissement

En aucun cas cet ouvrage doit être appréhendé comme une incitation aux tatouages. Un tatouage, qui est très difficile à réaliser correctement, est une œuvre définitive, lié à une décision personnelle, et qui, il faut le savoir, comme le corps humain, vieillit à sa façon. De même : tout personnage, dénomination, événement ou fait décrit dans ce roman et pouvant ressembler ou correspondre à des personnages, dénominations, événements ou faits réels passés, présents ou futurs n'est que le fruit du hasard. Nul ne saurait y voir une volonté délibérée de l'auteur sans se méprendre.

© 2010 Tabou Éditions, tous droits réservés

1.1500.LAB.10/10

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite. Les articles L.335-2 et L.335-3 du Code de la Propriété intellectuelle punissent les contrevenants à une peine de trois ans d'emprisonnement et 300 000 euros.

TABOU ÉDITIONS est une marque éditoriale des Éditions de l'Éveil

Imprimé en France par la Nouvelle Imprimerie Laballery, 58500 Clamecy

Dépôt légal : octobre 2010

ISBN : 978-2-915635-48-5

Ce livre est dédié à Jean Fl.

« Toi, t'es pas con, je suis sûre que t'aurais fait un bon flic ! »

(...à l'auteur, C.C-H, 2006)

« SE FAIRE LA BELLE OU PAS SE FAIRE
LA BELLE ? », LÀ EST LA QUESTION

« *Le monde ne te fera pas de cadeau, crois-moi.
Si tu veux avoir une vie : vole-la.* »

— *Paroles de Femmes*, Albin Michel, Paris, 1999.
Extrait des *Mémoires* de Lou Andréa-Salomé.

« Paul Saules », y a-t-il d'inscrit sur ma carte d'identité, la vraie, celle de ma naissance à Neuilly-sur-Seine en 1957. Mais avec un nom pareil, vous voyez bien que je ne suis pas un cul-bénit ! Donc, Neuilly, c'était plutôt ce qu'on pourrait appeler un pur hasard.

Alors du coup, mon nom d'usage et il faudra vous y faire, est devenu : Philidore Willow's. C'est un peu le coup à la Boris vous voyez, Vian de son patronyme et Vernon Sullivan de son appellation de premier auteur. Et cela même si vous n'aimez pas les *hot-burger* taille 46 dégoulinants de ketchup mielleux avec moutarde au goût de boîte à pharmacie, et une p'tiote rondelle de cornichon – est-ce vraiment un cornichon, docteur ? – à la saumure perdue dans ce désastre écologique qu'on ose encore nommer : « viande de bœuf 100 % », qu'on dirait un amour de mardi gras un jour de carême sur le pont de la Santa-Maria en 1492 et des poussières après 45 jours de traversée de l'Atlantique sans beaucoup de vent.

Mais bon, par rapport à Paul Saules, Philidore Willow's, ça fait quand même plus « privé », et enfin un peu sérieux !

C'est encore comme Humphrey Bogart, né en fait DeForest Bogart, si vous ne le saviez pas, ou Lauren Baccal, elle-même née Betty Joan Perske, des noms à la con eux aussi après tout. Et c'est bien pour ça qu'ils en ont changé. Pas si fous les fous. Bref : Philidore Willow's, ça impressionne davantage, et finalement il faut toujours chercher dans un premier temps à impressionner la clientèle potentielle... Sinon ce n'est pas vendeur. Entendons-nous : si on veut se vendre bien sûr, ce qui n'est pas donné à tout le monde comme volonté ontologique, la prostitution commerciale, même si elle est très efficace, n'ayant pas très bonne réputation dans l'Au-delà des eaux méandreuses, noires et glacées du Styx quand même.

Surtout que mon cher bureau de détective : « Willow's et Associés », très sérieux bureau lui aussi s'il en est, est situé dans le 16^e arrondissement de Paris. Bien entendu dans les beaux quartiers en quelque sorte, ce n'est pas comme au Casino : on ne se refait pas. Vous le savez comme moi : c'est le quartier des riches, des nantis, des champions et des championnes de l'ostentation. Et ce bureau de Willow's & Ass. se tient rue de Passy très exactement. La vraie rue des soutiens-gorge et des culottes de soie pour bourgeoises aux tétons pointus sur deux pattes.

Ce local n'était pourtant pas reluisant au début : c'était juste un ancien garage aménagé en arrière-cour d'un immeuble début du siècle, local à l'américaine, décoré de vraies briques rouges (pour le coup), et de portraits de Marilyn Monroe façon Andy Warhol, avec un chauffage à mazout pour l'hiver et trois ventilateurs de plafond pour l'été. J'ai gardé le local en l'état, fait nettoyer les briques et les pierres, le parquet aussi a été remis à neuf et ciré à l'ancienne, comme si cela avait toujours existé et que mon bureau était une pièce de collection à lui tout seul.

Peut-être est-ce cela qui plaît à mes clients, cette atmosphère « non pas Chicago mais chic à gogo ». Ce fut pourtant un hasard ça aussi : Je commençais dans la profession, j'avais élucidé une affaire de trafic de meubles de collection aux puces de St-Ouen. Le commanditaire était à sec, il m'avait payé avec ce bail, un faux percolateur italien – moi qui ne bois jamais de café –, et un lot

de meubles des années trente : des faux eux aussi bien évidemment, mais en vrai cuir quand même.

Toute cette histoire que je vais vous raconter aujourd'hui a commencé un jour de janvier à Paris, dans mon bureau justement. Il faisait froid et il pleuvait des trombes, mais malheureusement pour moi : mon poêle à mazout marchait très bien.

Il devait être cinq heures du soir. J'allais partir. On m'appela au téléphone, c'était un de mes anciens clients, une histoire de mandat pour un dernier paiement que je n'avais pas reçu. Mais on frappa à ce moment à la porte, très clairement. J'ai crié : « Entrez ! », et il y eut un silence car une Asiatique à la Cassandrace venait d'entrer. Cassandrace, si vous vous en rappelez, qui était madame de Chalais, et qu'on disait avoir à l'époque, ce qui dura un peu quand même, le plus beau corps de toute la Grèce antique, c'est-à-dire pour ces précieux ridicules : de Paris ! Faut croire qu'ils n'étaient pas très forts en géographie.

« Oh ! monsieur Willow's, vous m'entendez ? », criait l'autre zouave dans le téléphone à propos de son mandat poste qui n'était pas encore arrivé. Et si je me rappelle bien j'ai raccroché le combiné, un peu halluciné par mon apparition.

C'est vrai que dans la rue de Passy les femmes sont souvent belles, parfois même très, très belles : il faut dire que l'argent et l'embourgeoisement embellissent le genre féminin plus que les corvées de ménage à vingt écus de l'heure ou le travail à l'usine de sous-traitance Moulinox d'un coin perdu des territoires sinistrés. Mais là, non, le mannequin était tout mouillé peut-être, mais c'était vraiment un sans défaut *made in...* elle était d'origine japonaise. Mais cela, je ne le savais pas encore.

Comment aurais-je pu le deviner ? La créature était plutôt grande, disons un mètre soixante-quinze, de proportions... Comment dire ?... de belles proportions. Je l'aurais, au premier abord, plutôt dite chinoise. Mais allez savoir n'est-ce pas ? Elle avait des jambes fines, des cheveux parfaitement lisses montés en chignon sous un bitos de mousseline très seyant, des escarpins dorés de chez Dior et elle portait des bas presque blancs, mais très fins, en soie très certainement vu la rue et comme je l'ai dit.

Son visage ressemblait à celui... Non, vraiment : de quoi pleurer et mourir un instant plus tard, rassasié de la vie pour l'éternité. Il y avait aussi... comme

un parfum étrange qui émanait d'elle, envoûtant, subtil, comme une attirance très particulière, animale presque... Quel âge pouvait avoir cette apparition du soir ? Je sais aujourd'hui qu'elle n'avait que vingt-deux ans la première fois que je la vis. Et cela lui allait comme une fraise sur un *short-cake*, car elle paraissait plutôt une lolita de seize ou dix-huit ans.

Le téléphone sonna à nouveau. Je saisis le combiné : « Oui : Willow's et Associés ? Ah, c'est vous ? Non, non, on a été coupés je crois... Oui, de toute façon ne vous en faites pas pour le mandat. Oui, oui, certes et c'est une somme, c'est certain... Mais... Oui, tout ira bien je vous dis... Attendons encore deux, trois jours... C'est cela, allez... Oui, de même : bonjour chez vous... Oui, au revoir, au revoir... C'est cela tout à fait, au revoir monsieur... ».

Lorsque je raccrochai elle était toujours là, debout, devant la porte refermée, son miniparapluie pliant rose à pois blancs ruisselant sur le paillason-tapis de l'entrée. Elle était restée là à me fixer, figée comme une gelée de poule avec les yeux complètement irréalistes d'une volaille morte sur pieds effectivement. Car je m'étais levé bien entendu, et m'étais approché de... la créature. J'étais, il est vrai de le dire : troublé. Elle aussi était comme son microparapluie, trempée, et habillée d'une jupe et d'un chemisier blanc, que j'apercevais, maintenant qu'elle venait de déboutonner un peu son manteau de cachemire rose. C'est la première fois, grand imbécile s'il en est, que je me suis surpris à adorer mon poêle à mazout, grand dieu calorifère de la sortie de l'âge des cavernes, ma foi très efficace dans ce cas désespéré d'humidification féminine. J'installai devant lui un de mes jolis fauteuils en cuir et l'invitai à se réchauffer auprès de lui, tout en allant lui dégoter un café chaud dans le coin cuisine. « Surtout, mettez-vous à l'aise ! », que je lui avais crié sans prendre garde à ces mots innocents comme une corde à sauter. Par moments je jetais un œil par le passe : la garce avait pris une cigarette, mais je n'osai pas lui dire qu'il était interdit de fumer dans mon bureau.

Lorsque je revins avec son café, elle me souffla une bouffée de sa blonde dans la figure et me pria de l'excuser car je venais de tousser. « Vous devriez arrêter de fumer, dis-je en plaisantant, ni vous ni moi ne méritons ce genre de masochisme pour vulcanologue ». Alors sans en prendre ombrage elle me tendit sa cigarette et murmura avec un sourire hallucinant : « Vous avez raison, je suis désolée. Vous pouvez la jeter. Et puis... Non, je ne bois jamais de café, merci », et ce sourire, je dois le dire, sans aucun accent.

Elle venait d'ouvrir son sac à main, et en tira une photo qu'elle me tendit : c'était la photo d'un boxeur, en couleurs. Il posait sur un ring, en short donc, impressionnant, sans doute devant les photographes de presse, une ceinture de champion rutilante d'or et de lumière autour des reins, après un combat victorieux. C'était lui aussi un Asiatique, avec une musculature plus que très impressionnante, les cheveux rasés et le teint halé, très genre *golden boy*. Ses yeux ressemblaient à des yeux de fauve et le rictus de sa bouche, comme ses poings fermés et levés pour la photo, montrait malgré sa « frime » évidente que visiblement ce ne devait pas être un amateur d'asperges.

« Oui, fis-je, si c'est votre fiancé adoré, je préférerais qu'il ne vous sache pas seule ici dans ce bureau avec moi.

— C'était mon frère, fit-elle en fixant bien la photographie.

— Ah, alors tout est pour le mieux. Il n'est pas nationaliste Corse au moins ?

— Ne plaisantez pas : il est décédé il y a deux semaines, à Paris dans sa salle de bains, juste après un combat d'exhibition, dans son hôtel : l'hôtel Montpensier.

— Ah ? Désolé... oui... mort, effectivement ça jette, oui, un froid ! »

Elle ne répondit rien, mais sortit de son sac une enveloppe qu'elle me tendit. À l'intérieur un rapport des services de la police française, adressé à l'ambassade du Japon, au service des investigations consulaires : «...que la victime Masaoki Iwamori, ressortissant japonais, né le vingt mai mille neuf cent soixante-dix-neuf, boxeur professionnel, demeurant... (...) à Tokyo, est décédé à l'hôtel Montpensier à Paris 7^e arrondissement, dans sa baignoire, de cause naturelle, son métier présentant dans ce cas un facteur à risque aggravant, (...) après enquête et les médecins légistes ayant conclu à un arrêt cardiaque, suite vraisemblablement à une embolie cérébrale. Le corps pourra donc être rendu à sa famille... etc. ».

J'avais relevé la tête sur elle. Elle venait de retirer son manteau rose dont les manches, surtout d'un côté, étaient trempées. Elle me regardait en souriant : « Même ma jupe et mon chemisier sont tout mouillés, fit-elle désabusée, je ne sais pas quoi faire...

— Euh... je vais aller vous faire un thé », dis-je en m'éclipsant dans mon coin cuisine.

Crut-elle donc que je lui laissais le champ libre ? Elle en profita pour débou-tonner tout le devant de son chemisier, sans manières, complètement.



Elle avait fait cela avec un naturel déconcertant. Comble de bonheur, diffus pour moi car ambigu, elle laissa tomber aussi sans vergogne sa jupe. De mon coin cuisine, je pouvais voir qu'elle portait des dessous à frou-frou du meilleur effet et des porte-jarretelles blancs, avec ses beaux bas clairs eux aussi. Mais le plus fascinant, c'était que, comme l'un de ses seins apparemment, l'une de ses cuisses était tatouée elle aussi, de grandes lignes géométriques et d'arabesques qui se perdaient sous le maillage de la soie de sa jambe du côté bas, et venait se perdre sur son ventre à la façon des flammes des *choppers* américains des années soixante-dix, du côté haut. Elle s'était assise et remettait consciencieusement toute cette douce tringlerie de rubans et de soieries en place. Ces tatouages représentaient des dessins géométriques de courbes et de lignes plutôt de bon goût sur ce corps superbe. Je n'en avais jamais vu de tels.

« Oui, criai-je de ma cuisine en essayant de calmer mon ardeur du pylône et ma surprise, un peu ébouriffée, euh... vingt-huit ans si je calcule bien pour lui... c'est... c'est jeune pour mourir, même pour un boxeur. Perdait-il beaucoup ? ». Elle releva les yeux vers mon antre de service avec grâce et un air consterné :

— Perdre, lui ? Non, monsieur Willow's, mon frère était le meilleur ! Il avait gagné tous ses combats jusqu'à présent, sauf un l'année dernière, au Japon, contre un autre japonais : Akiyama, champion du monde de "Hiroz".

— "Hiroz" ? Des héros de quoi ?

— La boxe *free style* : tout y est permis. En France ce n'est pas connu parce que c'est interdit, mais au Japon, c'est aussi prisé que la Formule 1 pour les courses de voitures. Cela vient d'ailleurs de la boxe *K-One*.

— Tout y est permis ?

— Tout ! Les coups de poing, de pied, de genou, les prises au sol, on peut même frapper sur un adversaire tombé à terre, jusqu'à ce qu'il soit K.-O. ou qu'il abandonne sur blessure ou sur un bras tordu, ou... Mais il est interdit de frapper avec la tête ou les coudes, ou... dans... là, vous voyez, où l'on ne dit pas, ou d'arracher les yeux ou les oreilles de son adversaire, et de le mordre aussi...

— Ah oui on ne peut pas le mordre bien sûr, ni lui arracher les yeux ? Je vois. Et malgré cette détermination à la victoire absolue, euh... il y a beaucoup de tendresse quand même entre concurrents, n'est-ce pas ?

— Il y a un grand respect entre les champions du tournoi, en effet.

— Je n'en doute pas un instant, mademoiselle... mademoiselle ? Non ? Et alors... plutôt... euh... je voulais dire : quelle est la raison de votre venue dans mon humble officine de "cochon cherche truffes" ?

— Comme vous dites là : la vérité justement, monsieur Philidore Willow's ! Et merci, mais je ne bois pas de thé non plus.

— Ah ?

— Oui, rien, ça ira, merci.

— Ah ?

J'étais revenu, à la fois hypnotisé et un peu gêné quand même par sa tenue :

— Mais vous disiez : "La vérité" ? La vérité à quel propos ?

— Parce que je crois, parce que je suis certaine... que ce n'était pas un accident, que mon frère a été assassiné.

— Assassiné ? Pffffioui : évidemment ! C'est un point de vue déterminant – Qu'elle était belle vingt dieux !...

— On l'a tué et je veux savoir comment, aussi qui... et pourquoi ?

— Euh, oui, "Pourquoi" dites-vous ? C'est que... ce genre d'enquête, voyez-vous, ce n'est pas trop mon domaine. Je fais plutôt dans les trucs pépères, les petites affaires sans histoires : les divorces, les filatures, les escroqueries courantes, quelques petites affaires d'espionnage en entreprise, parfois une...

— Votre prix sera le mien, fit-elle en sortant une carte de crédit de son porte-monnaie, et pas n'importe quelle carte de crédit puisque c'était une Amex dite "black", celle des vrais riches en milliards, celle que je ne vis jamais qu'une fois dans ma vie, dans un restaurant des Champs-Élysées, celle qui n'a pas de limite de crédit justement. La fille, elle aurait pu acheter la Tour Eiffel avec si elle avait voulu, avec les petites lumières du 14 juillet qui scintillent dessus en prime !

— Évidemment, je comprends bien que... vous cherchez à me prendre par les sentiments, mais cependant... »

Et mes yeux s'étaient perdus dans les porte-jarretelles et ses courbes très pures, trop pures de ses formes, rehaussées de ces tatouages aux sens mystérieux et aussi : dans ce regard, dans le reflet de cette carte aussi... mais, non, je venais



de me reprendre. Elle se mit à sourire et mit faussement ses mains devant sa poitrine largement découverte :

« Excusez mon impudeur, monsieur Willow's. J'étais si trempée de pluie, et la forte chaleur, dans votre garage...

— Non, ce n'est pas un garage, c'est un bureau mademoiselle. Mais je peux comprendre ; et puis... enfin, j'en ai vu... d'autres, si je peux dire cela comme ça.

— Je pense qu'on peut avoir confiance en vous, je suis désolée. N'allez pas croire que...

— Non, ne changez rien. Faites comme chez vous. C'est... juste parfait.

— La vision de ces tatouages vous dérange peut-être ? me demanda-t-elle.

— Non, mademoiselle, je... je ne suis pas chrétien, ni... et... Il faut vous sécher effectivement, c'est une question de... de survie de l'espèce, n'est-ce pas ? Sinon vous risqueriez de... d'attraper des engelures dans ce froid hivernal... je... Et je trouve ces tatouages sur votre peau très... comment dire en vérité : très seyants, idéaux. Mais, ne sont-ils pas des témoignages d'appartenance au célèbre ordre japonais des...

— Des...

— La mafia de votre pays. Je voulais dire, les...

— Les Yakusa ? Non, curieusement rien à voir ! Et puis, ce n'est pas du tout le même style. Vous me décevez monsieur Willow's, je vous croyais plus perspicace pour un détective.

— Ah ?

— Celui-là est un genre tribal, emprunté plutôt à l'esthétisme et la culture des îles du Pacifique, mélangé d'un peu de modernisme, regardez bien, cela représente les forces de vie de l'onde marine – elle venait de retirer ses mains et à la fois de gonfler sa poitrine et d'écartier un peu sa cuisse juste devant moi –.

— Ah oui... là sur votre sein mignon, c'est ce qu'on appelle une bestiole de... un "nautile" qui est dessiné, n'est-ce pas ?

— Oui, ces mollusques à coquille du Pacifique, qui se laissent flotter dans les courants ; mais vous savez cela n'a rien à voir avec notre affaire.

— Ah ?

— Dites-vous toujours "Ah ?", à vos clients, lorsqu'ils s'expriment ainsi ?

— Ce doit être une vieille manie ; je suis ce qu'on appelle... "candide".

— Bon, ce n'est pas grave... Accepteriez-vous ce job ? fit-elle en accentuant son côté œil de biche et en tendant l'une de ses mains dans ma direction.

— C'est que... je venais de prendre cette main et d'y déposer un baiser – voyez-vous ma petite, je ne fais plus ni dans le pénal, ni dans les mœurs. Eh oui très chère demoiselle : les dossiers criminels, vous comprenez... sont trop lourds, trop affectifs, trop risqués, pas jolis-jolis souvent... et toujours la police dans les pattes, la licence professionnelle en jeu, les journalistes qui fouinent partout, les assureurs qui vous grillent les cacahuètes sur le dos, le ministère qui s'affole parce qu'ils n'ont plus de pébrocs en stock, etc. Non, je plaisante. Mais à bien y réfléchir, ce n'est pas l'envie qui me manque de... et votre demande... oui... Cependant... je suis désolé, mais... je crois sincèrement que je ne suis pas assez compétent pour ce genre d'exploit.

— On m'avait dit le contraire, fit-elle en reprenant ma main avec son autre main et en serrant un peu la mienne.

— “On” ?

Elle attira ma main à elle comme une jeune veuve explorée, et la posa sur son décolleté qui était doux comme une plage de sable chaud un midi de l'autre côté de la terre :

— Voyez comme j'ai froid, monsieur Willow's... Un certain... “monsieur Bob” je voulais dire. »

Comme j'avais été obligé de me baisser un peu vers elle, pour... pour... et qu'elle continuait de me tirer à elle, son souffle arriva rapidement à la portée de mes lèvres et... et finalement les siennes voulurent se... poser presque sur les miennes.

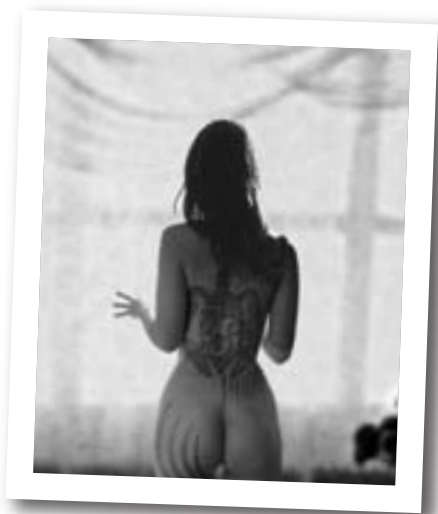
Ffffou ! Quel parfum mes amis, quel goût en perspective. Je ne savais plus où j'en étais et qui même elle était. Mais je me redressai, car à ce nom de monsieur Bob, je dois vous dire que mon cœur avait failli exploser. Ce qui arrêta net mon élan licencieux.

En effet, monsieur Bob, ce vieil artisan du noble art, avait été mon entraîneur de boxe lorsque, encore jeune et insouciant, près de trente années plus tôt, j'avais brigué la boxe professionnelle. C'était suite à une belle victoire en or, en moins de soixante-dix kilos, aux jeux Olympique de Mexico en 1968, l'année où les Noirs américains avaient levé les poings eux aussi, mais pour d'autres raisons

plus historiques. Je fus ainsi le plus jeune médaillé de l'histoire de la boxe olympique. C'était encore monsieur Bob qui m'avait envoyé m'entraîner et combattre en Thaïlande alors que personne ne connaissait ici la boxe des coudes, des genoux et des pieds, sinon les valeureux moustachus des Brigades du Tigre, les supporter du Paris St-Germain, ou les apprentis Bruce Lee du *kung-fu fighting made in Malibu* sur Bobigny. Encore monsieur Bob qui avait pris soin de moi à mon retour, lorsque je n'avais plus un dollar vaillant en poche, pour avoir été séché en massages subtils et autres billevesées de casinos privés à Bangkok, Macao ou ailleurs dans les bouges les plus dégringolants du Sud-Est asiatique. Devant mon silence et surtout le bris soudain de notre relation extra-temporelle, la créature avait lâché ma main et détourné son regard. « C'est vous aussi, là-bas ? », fit-elle en se levant, en se dandinant le cul nu, en s'approchant du mur, et en désignant avec une infinie candeur un cadre sur ce mur dans lequel une photographie me montrait à Cannes, en smoking nœud papillon, lors du festival du cinéma 1976, bien entouré de l'acteur Robert de Niro et du réalisateur Martin Scorsese.

Ma main était encore moulée à la douceur de sa peau lorsque je la regardais. Elle avait des fesses rebondies, bien rondes et d'une fermeté qu'on devinait même sans y toucher. Et ce dos ! Quel dos : il était tatoué lui aussi ce dos. Du haut, ça partait de son épaule droite en un filet d'eau claire, avec une grosse torture géante pleine d'arabesques exotiques, elle aussi en plein milieu.

Je n'avais pas répondu non plus, je rêvais d'elle comme ça, de dos, entièrement nue, et mirant par le voile d'une grande fenêtre les lagomorphes à longues oreilles qui passent à la campagne devant toutes les maisons tranquilles dignes de ce nom au petit matin depuis le jour de la création... Et puis, non, après tout : mon passé ne la regardait pas. Elle se tourna vers moi : « *Taxi Driver* je pense ! C'était... en mille neuf cent... soixante-dix-huit ou quatre-vingt... Non ? Non ? Plutôt ? Oui ? Alors





en... oui... en soixante-seize alors, un peu avant n'est-il pas vrai ? Je brûle ? Il a obtenu la palme d'or sur les marches cette année-là n'est-ce pas ? Oui, en soixante-seize. Douze ans avant ma naissance, vous vous rendez compte ? ».

Retour sur terre, atterrissage un peu heurté du Boeing de la Japan Air Lines : car sans faute : elle pensait la lolita ! J'étais impressionné : jusqu'où pouvait aller ainsi sa culture cinématographique ? Savait-elle que la même année le premier *Rocky* de John G. Avildsen avait obtenu aux États-Unis l'Oscar du meilleur film ? Mais à Cannes cette année-là c'était Tennessee Williams le président du festival, pas un rigolo du club du troisième âge. Lui et son jury avaient préféré récompenser une vision tragique de l'Amérique, une vision assez morbide, certes, et donc une vision de l'enfer américain plutôt que celle de *l'american dream's* : du grand cinéma, un bon cru quoi ! Il leur avait sans doute fallu beaucoup de testostérone, plus qu'à Sylvester qui avait joué les idiots-bêtes saoul de coups du *dream's of succes story* façon *le tambour* poussé muscle comme un veau aux hormones. *Taxi Driver* ou *Rocky*, dans quel camp donc placer cette femme : dans le camp de la philosophie ou dans celui de la démagogie ? Dans celui du charme ? Mais le charme est dans quel camp

justement ? On sait jamais trop pour le charme, la séduction campant bien trop près du charme. Or le véritable amour, c'est toujours de la séduction et pas du charme.

Mais pas le temps de réfléchir profondément : j'avais quitté sa main, j'étais sous le charme, oui, et j'aurais pu, je suis sûr, me l'enfiler là sur le bureau, en levrette aguichante avec une ou deux claques sur le cul pour lui mettre sa petite tambouille en appétit, sans qu'elle ne pousse d'autres cris que ceux éperdus de la chèvre de monsieur Seguin dans la montagne lorsqu'elle s'aperçoit que le loup est en train de la sodomiser... J'étais plutôt allé me servir un jus de gamay pour me refréner : parce que la facilité, par définition, c'était trop gâteau, un peu écœurant, ça gâchait trop le plaisir de faire. Autant se gaver de chantilly sans les myrtilles dessous. Mais pas le jus de raisin, si c'est un bon cépage bien entendu.

« Je crois que j'ai pris un coup de froid, fit-elle.

— Attendez, je dois avoir un peu de ginseng quelque part... C'est une bonne drogue préventive... Ou, non : du jus de raisin peut-être ? Gamay, nebbiolo ou un très rare terret noir ? Il reste aussi un peu de zinfandel... qui est un très bon cru d'Australie, demandai-je poliment en ouvrant mon minibar et en servant l'un de mes deux immenses ballons Riedel à Bordeaux. Mais elle se retournait déjà et me faisait démonstration de l'équilibre incroyable des bipèdes que nous sommes devenus au fil de notre évolution, avec un art quasi divin. Elle renfila sa jupe sur ces fuseaux de déesse, reboutonna doucement sa chemise, ouvrit sa jupe et l'enfila dedans avec art et pudeur. Le bruit de zip de la fermeture éclair qu'elle remonta sur le côté me rappela quelques bons souvenirs avec une petite serveuse du côté de Meaux, dans un motel trois étoiles sans envergure, lors d'une enquête sur la disparition d'une statuette antique au musée archéologique gaulois un peu plus loin, statuette qu'on ne retrouva bien sûr jamais puisqu'elle représentait une déesse très sexy elle aussi, des récoltes et de la fécondité je crois, dont le nom m'échappa à ce bruit subtil de fermeture éclair. Car ce bruit, pour un homme civilisé de chez nous, les blancs j'entends, c'est un peu la madeleine musicale de Proust du libertin : une sorte de petite bouffée de chaleur du côté de la clarinette à moustache, que ce soit dans un sens ou dans l'autre de la gamme d'ailleurs, je veux dire, ne vous trompez pas : dans la descente comme dans la remontée de fermeture. C'est à la fois très *folk* et très *jazzy* dans le style.

Elle me lança un regard appuyé, qui voulait peut-être en dire beaucoup, puis reprit sa carte de crédit qu'elle avait posée sur la table et la renfila dans son grand porte-monnaie de marque indéfinissable mais orné de quelques diamants, sans doute vrais : « Non merci pour le jus de fruit dans ces grands verres à pied en cristal, je préfère le Bordeaux, mais... si vous changez d'avis, pour mon frère... appelez-moi. Je reste encore une semaine à Paris. Je suis descendue à l'hôtel Crillon, chambre 203. Vous vous rappellerez : 203 ? Il faut que j'y aille maintenant, on m'attend... ». Elle avait remplacé sur la table la carte de crédit par une carte de visite, avec un geste très noble et appuyé, comme un bon illusionniste place une carte faussement déterminante sur le tapis vert.

Et puis elle s'est levée, et elle est repartie comme elle était venue, après avoir renfilé prestement son manteau rose, avec son étroit parapluie rose aussi entre les mains, et toujours sous une pluie battante. J'étais resté un peu con avec mes deux immenses verres à pied dans l'un desquels et entre mes doigts experts tourbillonnaient deux godets de nebbiolo premier choix. On aurait dit le grand verre de sang noir d'un récent sacrifice Maya tellement c'était puissant.

À peine la porte fut-elle refermée que j'allais examiner sa carte. C'était une carte peu ordinaire car très épaisse. Elle était très blanche aussi et était écrite avec des caractères japonais : illisible ! Je la pris, la retournai. Au verso, oui, il y avait bien entendu la traduction du recto en lettrage romain : Tetsu Ikuro Iwamori y avait-il inscrit dans une encre noire en relief également du plus bel effet, et surtout ces mots étranges : *chairman* des cerfs-volants du Japon en France, président de différentes sociétés etc., vice-président de trois conseils d'administration japonais. Avant même de seulement se dessiner, cette affaire commençait à sentir mauvais. Car sous ce nom mystérieux, était inscrit son nom à elle, à la main, d'une petite écriture fine mais ferme comme ses tétons sans doute : Mari Iwamori, H. Crillon, #203. C'était son nom, le nom de cette fille tatouée à la jarretelle élégante et en costume rose bonbon. Mari : sans « e », comme un nom d'homme.

J'étais allé à la porte et l'avais rappelée : « Mademoiselle ! ». Elle s'était retournée au milieu de la cour, toujours sous la pluie sous son minuscule parapluie, avec ses grands yeux, comme une biche surprise à l'orée d'un sous-bois.

« Je ne comprends pas bien : Votre père est représentant en jouets ?, lui demandai-je.

— Non, fit-elle, c'est le grand *boss* qui représente le *gang* japonais des cerfs-volants en France.

— Les quoi ?

— Trafics divers et variés en gros matériels prohibés !

— Ah ?

— Armes, drogues, filles, rackets, placements immobiliers. Vous comprenez ?

— Ah... Des Yakuza donc ?

— Ils ne sont pas nombreux à travailler ici, mais il est en train de remettre en place une tête de pont pour l'Europe. Lui, il s'occupe surtout de la branche lourde : il vend des armes, des avions de chasse ou de bombardement, des choses comme ça un peu grosses et qui font un peu de bruit partout dans le monde...

— Mais vous me disiez que...

— La mort de Masaoki n'a rien à voir avec ça. Papa n'est au courant de rien. Pour lui, Masaoki est juste mort d'une embolie cérébrale.

— Ah ?

— Au courant de rien !

— Mais vous... et... et s'il venait à vouloir se mettre au courant ? Je ne sais pas, je dis ça...

— Ce serait un carnage.

— Ah ! »

Et je la remerciai pour ces ultimes précisions. Elle ne s'attarda pas davantage. Vraiment et en bref : sinon que ça sentait vraiment très mauvais comme histoire, c'était aussi clair qu'un potage de lentilles aux couilles de taureau de combat.





Les Seigneurs... roman à l'univers sans foi ni lois, peuplé de personnages qui fleurent le polar bien noir, et de femmes aussi sensuelles que dangereuses. *Les Seigneurs...* album photographique plongeant le lecteur dans une réalité sensorielle qui complète à merveille le suspens de ce thriller érotique.

Paul Saules, dit Philidore Willow's, le « privé de Passy », le grillé des ministères, le dur à cuire champion du jus de raisin ; un revenu de tout en quelque sorte... sauf des femmes, bien entendu. Chargé contre son gré d'une bien sale affaire, Philidore ne pourra compter, pour sauver sa peau, que sur son artillerie de campagne, sur la coopération providentielle de quelques vieux baroudeurs de son passé légionnaire, et sur son flegme légendaire. Enfin, et il faut le dire, aussi un peu sur sa commanditaire : une jolie japonaise, fille d'un grand maffieux Yakuza, tatouée des cuisses jusqu'à la nymphe, et qui n'a plus peur de rien. On peut le dire, Philidore a mis le doigt là où il ne fallait pas... dans une mélasse qui colle sacrément aux doigts !

Un texte sans débauche inutile, un cri de jouissance face au monde superficiel, opportuniste et lugubre dans lequel on nous fait vivre désormais.



Tabou
éditeur sans interdit

ISBN 978-2-915635-48-5 — 18€
www.tabou-editions.com

